

SAND : PROMENADES AUTOUR D'UN VILLAGE

La Première Promenade

Ils se mirent en chemin sur des chevaux blancs le long de la rivière, George Sand et deux amis, classant les nuances de vert, comptant feuille après feuille, arbre, reflet, et un

insecte translucide presque invisible au bout d'un brin d'herbe. L'un des amis était entomologiste en quête de certains cocons, et l'autre, bien qu'artiste, cherchait aussi

un insecte, un papillon bleu commun, mais parfait. Ils marchèrent ainsi, fin juin, 1857.

L'insecte comme perle, l'insecte comme carillon, l'insecte comme améthyste plaquée de mica.
Voilà ce que c'est que de se promener avec un entomologiste. Un vol de criquets

soudain déclenché par une main frôlant le sommet des roseaux, ciel soudain constellé que nous respirons à travers les branches, nous filtrés par l'herbe que nous foulons. Les

papillons, affirme-t-il, bien que migrants, ne traversent jamais la mer, ne cessent jamais d'aller plus avant, dit pourtant

que je ne pourrais croire qu'à une petite chose. Une antilope de la taille d'un bijou broute un dédale dans les hautes herbes de la haute colline.

Sand avait une affection particulière pour ce village particulier et le choisit comme point de départ d'une série de promenades qui rayonnaient, serpentaient au fond des gorges, près

des moulins, le long de la rivière, observatrice enthousiaste, elle regarde de l'autre côté de l'eau miroitante, quatre personnes dans une barque en train de traverser ; soit un lent

glissement, qui sépare à peine. Le miroir est vert, presque à toucher. La rame dessine, le rameur la tient et joue un moment avec la lumière qui se brise sur ses bords. Sand marchait

comme elle aurait peint le paysage de l'intégralité de son esprit, portée plus loin, une tour de pierre envahie par une vigne fleurie, un crayon traçant l'aller et retour du chemin, et eux-

mêmes envahis par le crépuscule, ainsi errant, s'égarant, allant tout le soir pour soudain s'apercevoir qu'il fait nuit et que le village dort, tâtonnant le long de la rue en pente raide,

chacun une chandelle à la main.

La Deuxième Promenade

Le village demeure sans nom et règne ainsi par un double silence, aphasique dans l'ombre sourde que l'aube remplace par une cacophonie d'oiseaux suivie par des enfants non moins

bruyants. « Tous les bons chemins sont insipides ». Nous en avons donc choisi un mauvais qui conduisait à une ruine dominant la plus belle vue de toute la France imaginant en fond

sonore *La Nonne Sanglante* de Gounod avec *La Chasse Infernale* de Weber pour couronner sa tour, autour de laquelle se menait une guerre d'oiseaux : hibou, hirondelle, apeurés parmi

les martinets éparpillés et stupéfaits au milieu de divers prédateurs, jouant buse versus busard versus faucon en féroce livrée de plumes, tombé était celui qui tombait, attiré par sa

voix.

Tandis que bien plus bas, la rivière glisse du mercure sous le soleil découpant la berge qu'elle disait poétique, et on se demande ce qu'elle trouvait de vraiment violet à l'ombre visqueuse

sous certains arbres et tout le reste si verdoyant dans une vibration irisée, au motif invasif. Les reflets aussi, sur la face envahie; c'est le soleil qui faiblit, perdant ses couleurs – azurs

par milliers et ainsi scarabée sur la rivière qui se patine en un argent terni, moutons qui s'assombrissent dans l'ombre en dessins compliqués, qui deviennent là-bas comme un

changement de temps, comme un point ancré dans le lointain, qui, tout autour, remue.